

Les femmes de bois

Camilla Sironi

Les femmes de bois



Titre: Les femmes de bois / Camilla Sironi.

Nom: Sironi, Camilla, 1983 - auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20230057179 | Canadiana (livre
numérique) 20230057187 | ISBN 9782924966228 | ISBN 9782924966259 (EPUB)

Classification: LCC PS8637.L78 F46 2023 | CDD C843/.6—dc23

Édition: Lison Lescarbeau

Révision: Nathalie Savaria

Correction: Christine Barozzi

Mise en pages: Folio infographie

Page couverture: Patricia Gaury et Lison Lescarbeau

Photographie de l'auteure: Picaboo Photographie

Photographie de la couverture: Nicolas Spuhler

Dépôt légal — 2^e trimestre 2023

© 2023 Les Éditions au Carré inc.

Tous droits réservés.

Les Éditions au Carré inc.

407, boulevard Saint-Laurent, bureau 800

Montréal, Québec, Canada H2Y 2Y5

www.editionsaucarre.com

Distribution Prologue inc.

1650, boulevard Lionel-Bertrand

Boisbriand, Québec, Canada J7H 1N7

www.prologue.ca

Les Éditions au Carré reconnaissent l'appui financier du gouvernement du
Canada et remercient la Société de développement des entreprises culturelles
(SODEC), ainsi que le Fonds du livre du Canada (FLC) de leur soutien.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de
livres — Gestion SODEC

Financé par le gouvernement du Canada



Pour toi.

*Nous sommes espagnols, africains, phéniciens, carthaginois,
romains, arabes, pisans, byzantins, piémontais.
Nous sommes les genêts d'or jaune qui se courbent
sur les sentiers rocaillieux comme de grandes lampes allumées.
Nous sommes la solitude sauvage,
le silence immense et profond,
la splendeur du ciel, la blanche fleur du cyste.
Nous sommes le règne ininterrompu du lentisque,
des vagues qui dévalent les granites antiques,
de l'églantier, du vent,
de l'immensité de la mer.
Nous sommes une terre antique de longs silences,
d'horizons amples et purs, de plantes sombres,
de montagnes brûlées par le soleil et les vendettas.
Nous sommes sardes.*

Grazia Deledda

*Le chemin le plus long
que l'on ait à parcourir
est celui allant de la tête
à notre cœur.*

Proverbe indien

Préambule

Mettez un doigt sur Tabarka, en Tunisie, et tirez une ligne droite vers le nord, en plein centre de la mer Tyrrhénienne. Vous arriverez à un archipel d'origine volcanique, au sud-ouest de la Sardaigne, parmi lequel se trouve l'île San Pietro. Cinquante kilomètres carrés entourés d'eau salée, hersés par le chaud sirocco ou le froid mistral à longueur d'année, et arborant une végétation basse, touffue et résistante qui couvre le paysage vallonné — tout comme l'île mère.

C'est la puissante flotte de l'ancienne République de Gênes qui en avait fait sa colonie, en y rappelant ses marins postés depuis longtemps dans la ville tunisienne, sur la rive sud de la Méditerranée. Ainsi, ses murs, ses pierres et ses escaliers infinis, qui se dispersent sur la colline en haut du village, ont été érigés il y a plus de trois siècles par les premiers Tabarquins, qui ont entrepris la traversée à la hâte pour fuir les corsaires. Génois de cœur, ils avaient emporté avec eux plats, ornements et influences islamiques romantiques de Tunisie, en s'installant sur ces terres indomptées.

Dans ce bout de terre, le mélange des dialectes, des cuisines, des architectures permet d'apprécier, à ce jour,

la signature d'un empire maritime révolu et l'amalgame stupéfiant de langues et cultures aux accents différents. Ici, les humanités s'agencent en imprimant les mouvements de l'histoire, dans un quotidien qui semble retirer, encore aujourd'hui, le meilleur de tous ces mondes.

Un

Un nuage laineux traversait l'horizon sur les ailes du sirocco, comme une écharpe égarée. Anna écoutait le ventre des bateaux amarrés au port se frotter les uns contre les autres au son des câbles en chanvre bien tendus, dans le calme clapotis de l'eau huilée et poissonneuse. Une forêt de mâts dansait doucement, voiles dormantes. Un drapeau effiloché se soulevait par bouffées soudaines, ses quatre têtes de Maures en effigie fouettées par le vent d'Afrique. Les vagues s'écrasaient contre l'enclave en pierre, et droit devant, pas si loin, se profilaient les reliefs embrumés de la Sardaigne.

Elle caressa le tressage d'une baderne qui avait été abandonnée sur le quai, probablement en raison de l'usure. Des hommes se lançaient des mots d'un pont à l'autre, la peau rugueuse et burinée du grand air. Ils se donnaient des instructions à coups de menton ou de demi-phrases, sans gaspillage de syllabes, travaillant en gestes experts. Elle sortit son calepin et un fusain, et se mit à tracer les contours du cordage emmêlé qui gisait à quelques pas. Elle s'était installée près d'une roche du muret qui longeait le port, accroupie, la poitrine appuyée contre les genoux, le cahier entre les pieds. Elle crayonnait au milieu du passage, comme l'aurait fait une enfant dans un endroit familier, les gens

ne lui prêtant plus tant d'attention. Le vent lui remplissait les oreilles, balayant des mèches de cheveux sur les épaules pointues, et portait le présage d'une chaleur épaisse.

À cette heure matinale, elle dessinait mieux, sans intrusion de pensées. Elle prenait le temps nécessaire aux lignes bien finies. Sa main se déplaçait sur la feuille en mouvements économes, soignés, sans approximation, et quand elle se trompait, elle étalait le charbon avec le bout des doigts. Le croquis se révélait en amenant les images à la lumière, dans le bon ordre.

Le soleil amorçait son demi-cercle derrière les monts sardes, dépourvu de la gloire accablante du midi. Quelques vieux lissaient les trottoirs, venant épier la seule activité qui se produisait dans ce village encore endormi avec la lente arrivée des bateaux, dans le grouillement de caisses de poissons, d'histoires du large et de cigarettes fumées jusqu'au filtre. Puis ils allaient boire leur premier cappuccino sous des parasols orange Aperol Spritz, au café du coin.

Anna sortait tôt, elle aussi. Elle aimait les silences du matin. À ce moment de la journée, les odeurs étaient plus au naturel et la chaleur n'en gonflait pas les nuances.

Des caravanes s'alignèrent dans le grand stationnement adjacent à l'embarcadère, et les commerçants commencèrent à déplier leurs tables dans un vacarme métallique. Une agitation contagieuse habitait le village le mercredi, jour de marché.

L'horloge de l'église sonna sept heures. La femme se leva en remuant ses jambes ankylosées et rangea son cahier dans un sac en toile. Ses longs cheveux châtain s'envolaient tout autour, lui chatouillant le visage. Un rayon tendre vint illuminer ses traits délicats. Elle tenta un chignon avec un crayon et sourit au soleil en plissant les yeux, cachant un

instant ses pupilles caramel. Elle portait un imperméable jaune poussin trop large et un pantalon vert en coton mou, qui s'enflait comme des voiles puis se collait à ses mollets fins. Elle s'était habillée avec les premiers vêtements trouvés dans l'armoire, sans trop se soucier de leur agencement.

Des curieux arrivaient déjà pour fureter autour de la marchandise, se glissant entre les étals. Les vendeurs avaient beau leur demander d'attendre, ils appuyaient quand même leurs doigts sur une tomate, un artichaut, une meule de *pecorino* ou un saucisson.

Un homme derrière un banc la suivit du regard pendant qu'elle se dirigeait vers le kiosque de fruits et légumes. Elle acheta au passage du *pane carasau* qu'elle cassa en lamelles et laissa fondre sur le palais. Ce goût sec de croûte de pain, qui grattait un peu la langue, lui rappelait la chaleur de la table familiale apprêtée pour le dîner, et sa mère qui aimait le tremper dans une tache d'huile d'olive et de sel. C'était la seule raison pour laquelle elle le mangeait, d'ailleurs : pour les souvenirs qu'il suscitait.

Des cyclomoteurs et des trois-roues amenaient dans leur carcan la voix d'une radio locale qui annonçait une autre journée venteuse et de beau temps. C'était le mois de juin : la pluie allait se faire attendre.

La femme s'éloigna du marché en laissant derrière elle l'odeur de gazoline et de légumes frais. Elle grimpa sur sa mobylette, une vieille Atala blanche qui partait après plusieurs coups de pédale, enfila son casque et prit la route avec quelques pétarades. Des hommes la scrutèrent jusqu'au dernier virage. Dans ce coin de pays, les gens s'observaient encore pour savoir, par habitude, mais aussi, dans son cas, par curiosité, car il s'agissait quand même d'Anna Rivoli.

Deux

Dominique fixait le plafond en comptant les minutes, terrifiée par la suite.

Le coucou du salon venait de marquer sept heures. Elle avait entendu son mari refermer la porte derrière lui, avec le claquement habituel de la moustiquaire. Déjà, la route se gonflait de voitures et un livreur sonnait chez les voisins. La chambre baignait dans les rayons matinaux et les effluves piquants de la lotion après-rasage.

La coiffure touffue du chlorophytum tombait gaiement de l'étagère, et les feuilles blanchissantes du ficus indiquaient qu'il était trop exposé au soleil. Il aurait fallu qu'elle le déplace encore. Henri avait oublié son peigne à barbe sur la commode.

Son regard se promenait d'un objet à l'autre de la pièce, pour en imprimer méthodiquement les formes dans sa mémoire, mais en tâchant de ne pas trop s'y attarder. Elle devait faire attention à ne pas surchauffer son esprit avec de nouvelles hésitations.

Elle ferma les yeux pour contenir une montée d'angoisse, puis posa les mains sur sa poitrine battante, en espérant que le nœud serré de son cœur s'effiloche à chaque palpitation. Elle se sentait comme à l'instant avant de plonger du plus haut tremplin de la piscine, le vide en dessous.

Tous ces mois l'avaient conduite jusqu'à aujourd'hui.

Elle attendait dans le silence qui était devenu son refuge au fil des ans. Elle restait ainsi, chaque fibre de son corps tendue vers les actions à accomplir, dans une absence de sons bourdonnante de conscience.

Soudain, elle se leva et enchaîna avec méthode les gestes mille fois anticipés, mue par son plan tenace. Ses petits pieds couraient d'une pièce à l'autre, en suivant scrupuleusement une liste pré-rédigée d'objets, de souvenirs — il ne fallait pas oublier les médicaments pour le cœur, le passeport, les chaussures ni les vêtements d'été —, car il allait faire chaud *là-bas*. Bouger rapidement la distrayait de l'effroi. Elle s'empara d'une liasse bien fournie de billets qu'elle avait cachée dans le tiroir à chaussettes.

Ses joues s'étaient empourprées sous le coup de l'émotion. Ici, dans sa petite maison de banlieue en lattes couleur ciel, à des années de la fille qu'elle avait été, elle bougeait dans une agitation qui lui rappelait sa jeunesse, quand elle croquait dans la vie sans soucis, avec cette envie explosive d'expérimenter le monde qui attirait à elle tant de rires et d'anecdotes.

Elle chantait aussi, car cela la délivrait. Avec le temps, les sentiments étouffés avaient pris en pain dans son ventre. Alors, de sa voix de soie, elle entonnait les comptines qu'elle enseignait aux enfants de sa classe. Puis, par moments, son estomac se serrait brusquement et elle devait s'asseoir, respirer, attendre que cela passe.

Elle s'arrêta au milieu de la chambre et vit son bagage à main rempli à ras bord. La femme dans la porte vitrée de la penderie lui sourit avec un regard rempli d'émotions. Belle. Fièrè. Elle sentit une vague de liberté l'emporter

puis un désir de fugue se dessiner sur ses traits. Elle était intensément excitée et apeurée à la fois.

« Toi qui, comme un coup de couteau, dans mon cœur plaintif es entrée », déclara-t-elle dans la glace, en s'enfonçant un poignard imaginaire dans le ventre, mi-solennelle, mi-ricaneuse.

Elle avait enseigné Baudelaire à ses élèves, qui avaient étouffé leurs rires innocents, avant d'enchaîner tous les mots comme il fallait. Et la pièce de fin d'année avait été un véritable succès, sauf pour la directrice d'école, qui lui avait suggéré de revoir son répertoire, l'année suivante. « Quelque chose de plus... *primaire* », avait-elle ajouté, après le spectacle, ne trouvant pas de meilleur qualificatif.

Mais pour Dominique, ce soir-là, c'était aussi sa sortie de scène définitive. Elle lui avait annoncé qu'elle partait à la retraite avec tant de gaieté que l'autre n'avait pu réagir différemment qu'en la félicitant.

C'était d'ailleurs la seule à le savoir. Mais cela, Dominique ne lui dit pas.

Elle continua de s'observer dans le miroir. Ses boucles vermeilles ballottaient comme un feu de forêt. Elle aimait soudainement ses formes prononcées, sa poitrine accueillante, ses hanches arrondies.

À l'intérieur de la penderie, elle aperçut la robe émeraude en satin léger qu'elle avait choisie parce qu'elle s'était sentie belle en la revêtant, forte comme avant. Elle crut entendre les mots qu'Henri avait glissés sans mesquinerie, non, plutôt comme un conseil raisonnable: *tu n'as plus l'âge pour ça*.

Elle l'enleva du cintre et la déposa dans le dernier espace libre de la valise. Une joie impudente vint arracher les

remords qui logeaient dans son bas-ventre et accéléra ses battements.

Elle fit le tour de la demeure. La chambre de sa plus jeune n'avait pas changé : ses affiches de vedettes et ses étagères, qui pliaient sous le poids des manuels d'école, lui rappelaient l'époque où elle avait quitté la maison de ses parents, juste après la fin de ses études. Avec précipitation, brûlante d'appétit pour la vie, tout comme sa fille.

Dans le salon, ses revues de théâtre s'alignaient sur les tablettes, en ordre de mois et d'année. Un cabinet de curiosités exposait les effets de ses enfants, bébés : sucettes, bavoirs, les premières paires de chaussures, les chandelles de leur baptême. Pour le reste, c'était son mari qui avait décoré, suivant un style moderne et minimaliste qu'il appréciait davantage.

Sa valise l'attendait à l'entrée.

Elle se servit une large cuillerée de glace qu'elle avait cachée derrière les pizzas congelées.

La cuisine avait accueilli tant de moments en famille et entre amis. Les conversations intimes, les grandes annonces, les déjeuners du samedi, les repas du dimanche, la quiétude du mardi. Henri pouvait lui donner un baiser sur sa joue chaude de nuit. Il pouvait encore lui sourire comme lors de leurs premières rencontres, la regarder avec cette tendresse qui, autrefois, teintait ses yeux clairs en tout temps, la taquiner avec malice aussi. Jérôme flânait avec ses mangas et son cellulaire. Valérie changeait de chaîne de télé, ou bien une de ses copines restait à dîner. Et Dominique les observait, émerveillée, avec cette volonté maternelle, viscérale, de continuer à faire partie de leur vie, de les connaître dans leurs moindres nuances — dans leurs habitudes, leurs

découvertes et leurs nouvelles convictions qui se façonnaient au fil des mois. Elle s'accrochait aux histoires, aux mauvais coups, aux potins qu'ils lui avouaient, lorsqu'ils étaient seuls. Elle attendait ces moments comme on espère un arc-en-ciel derrière la pluie. Et elle ne s'était jamais inquiétée pour leur réussite, car ses enfants étaient déjà, à son sens, des êtres pleinement accomplis. Dominique était de ces personnes qui, par leur franche admiration, vous font sentir que vous êtes au centre du monde.

Elle déposa sa cuiller sur le comptoir, attendrie par la douceur de ces souvenirs qui meublaient ses trente dernières années. Elle répéta en serrant les dents : *pardonne-moi-pardonne-moi-pardonne-moi...* À lui, à elle-même, elle ne savait plus.

Elle fourra dans son sac une bouteille d'eau, des croustilles et des biscuits santé qu'elle avait pris le soin d'emballer dans une pochette en tissu — pour la nouvelle diète, avait enjoint le médecin.

Avant de sortir, elle se courba sur la table du salon pour mûrir un message, stylo à la main. Les battements redoublèrent d'intensité, dans l'aorte et les tympans.

Cher Henri,

Elle se raidit en écrivant son prénom. Ses pensées s'envolèrent soudain vers leurs premières années de mariage et de vie de famille, voici déjà trente ans.

La nappe discrète qui avait tout tenu ensemble, tel un écran illusoire, s'était fissurée avec le temps. Ils n'y pouvaient rien. Et elle s'était nichée dans le silence pour tous ces besoins qui ne trouvaient voix, ces mots qui ne trouvaient oreille, ces désirs qui ne trouvaient droit.

Je pars et te souhaite tout le bien. Ne t'inquiète pas pour moi. La vie est si courte, et j'ai envie de voyager, de découvrir.

Je vais revenir b...

Elle s'arrêta sur son beau « b », tiré dans sa graphie appliquée, claire et jolie, d'enseignante du primaire. Puis elle ajouta : « bientôt ».

Prends soin de toi. D.

Elle voulut écrire « Je suis désolée », mais sa main refusa.

Elle sortit en faisant rouler sa valise jusqu'à l'arrêt d'autobus. Rougie par l'effort et le soleil, elle sentit la sueur perler sur son décolleté et sur sa nuque recouverte de sa chevelure épaisse.

Une voisine qui arrosait ses platebandes la vit s'arrêter un moment, à la recherche de son souffle, bagages aux pieds. Elle peina à la reconnaître, saisie par son allure étrangement décidée. Peut-être avait-elle compris quelque chose, mais elle ne dit rien et regarda ailleurs, comme c'était la coutume ici.

Dominique monta dans l'autobus et disparut derrière le virage, en laissant derrière elle le poids de sa vie.

Trois

Des flamants roses se retournèrent au tintamarre de la vieille mobylette. Certains dormaient encore, perchés sur leur fine jambe au genou noueux.

Anna parcourait la route de la saline et le village se réveillait derrière elle. Elle roulait sur le chemin qui longeait la côte travaillée par l'écume et le vent. La Méditerranée enveloppait les rochers, des langues d'eau s'avançaient jusqu'aux arbustes et se retiraient. Des cormorans se reposaient quelques mètres plus loin.

Les reflets de la brillance matinale l'aveuglaient par moments. À l'arrêt, elle tourna vers l'intérieur des terres, en direction du promontoire. La chaussée devint tout à coup plus étroite et ombragée, couverte d'un toit de pins maritimes où la brise se fit plus timide. Des sauterelles revolèrent contre ses jambes. Au énième virage s'ouvra devant elle une plaine jaunie par le trop de ciel et parsemée de buissons d'aloès.

Elle accosta et la chorale de la campagne s'éleva par-dessus le bruit du moteur. Les bras boudinés d'un chêneliège centenaire se tordaient les uns autour des autres. Son écorce avait été enlevée presque jusqu'aux racines, en dévoilant un tronc mou couleur de miel. Des copeaux gisaient au sol, et certaines branches, plus grosses, avaient également

été mises à nu — un travail bien fait, sans blessures à la hache. L'été était la saison de l'écorçage, et ces arbres, rasés comme des chats, passeraient la prochaine dizaine d'années à refaire pousser leur précieux manteau. Anna coupa le moteur et descendit de sa mobylette. Elle caressa le bois tendre, le tapotant avec ses ongles rongés, et recueillit une feuille de liège, grande comme sa main, qui avait échappé aux leveurs. Elle la glissa dans son sac et repartit avec son Atala vers la Villa Rivoli, en haut de la colline.

* * *

« Ah, la voilà. »

Georges se leva, le visage ruisselant de sueur, tandis que son garçon demeura sur la chaise, une tige de graminée dans la bouche, un vieux ballon de cuir sur les genoux et un sac à dos à côté des pieds. La table en marbre était à l'ombre d'un grand pin maritime, dont le tronc s'était recourbé au gré des vents et des années, en se penchant dans une révérence sans fin vers le sud. Les aiguilles de sa touffe fournie étaient disséminées dans le gravier tout autour.

« Salut ? dit Anna d'un ton interrogatif, en se garant près du mur de la villa.

— Désolé. L'école est fermée aujourd'hui. C'est saint quelque chose. »

Anna attendait en silence, en devinant déjà, et décrocha son épicerie du siège.

« Hum... Euh... Je voulais savoir si... Bastien pouvait... »

Lorsqu'il était gêné, Georges cadencait chacune de ses phrases d'une hésitation, comme s'il prenait la mesure des mots à prononcer, ou de leurs conséquences. Anna enleva son casque et ses cheveux retombèrent en neige sur

ses épaules, sa mâchoire était contractée par un nuage de contrariété : elle avait du travail, ce matin.

Georges dirigea un regard appuyé vers son fils, assis mollement devant lui, et insista pour dire qu'il allait rester tranquille ; il fallait qu'il révise ses maths, de toute façon. Le garçon se limita à caresser son ballon et à marmonner un *moui* dans le menton.

« C'est plutôt l'italien qu'il devrait réviser », répliqua Anna à voix basse. Son français mâché portait un parfum de sud de la France.

Georges avait trouvé un job avec les leveurs, cette semaine. Une tâche d'âne, rude et usante sous le ciel accablant, mais décentement payée. Elle lui demanda de lui ramener quelques feuilles de liège pour son projet, mais il sembla mal à l'aise à l'idée de voler.

« Que penses-tu qu'ils font, ceux pour qui tu travailles ?

— Non. Ils sont propres eux, on m'a dit. »

Il l'affirma avec candeur, voulant presque y croire. Anna haussa les sourcils et le fixa avec ironie, en traînant ses provisions à l'intérieur. Des effluves épicés embaumaient le jardin, son endroit préféré. Le souffle intarissable de la mer arrivait par bouffées chaudes.

Elle entendit Georges enjoindre à son fils de rester là. Bastien souffla avec un agacement contenu et appuya la tête contre sa main. Il avait des doigts fuselés comme des baguettes, qu'il bougeait avec une élégance inconsciente. Sa peau, d'un marron tendre, était lisse et luisante au soleil, contrairement à celle de son père, dont le visage semblait le terrain d'une bataille toujours perdue contre un vieux rasoir. Les cheveux du jeune étaient noirs, courts et denses comme de la mousse, alors que le

crâne de George était rond, tel un œuf, et aussi tailladé que la figure.

Il hésita en pointant le nez dans la cuisine pour une dernière prière polie, sa voix caverneuse était enrobée de scrupules. Elle acquiesça à sa demande en soupirant, en lui rappelant qu'elle ne pouvait pas être dérangée pendant son travail. Cela était très important. Il vissa à son fils ses yeux sévères d'ébène, puis prononça un merci vers ses chaussures. Elle lui fit un signe entendu de la main, sans se retourner, et il sentit un picotement dans le ventre à la vue du dos dénudé.

« C'est un bon garçon », le rassura-t-elle.

La vieille camionnette s'affaissa sous son poids dans un grincement métallique et partit sur la route poussiéreuse. Le son du moteur s'éloignait en restituant à cette loge naturelle le chant berçant des criquets.

« Viens m'aider, Bastien ! »

Le jeune homme s'approcha dans un craquement de gravier. La cuisine donnait directement sur la cour par une grande porte vitrée. Elle était fraîche et lumineuse, avec ses planchers en terre cuite et ses murs en céramique bleue et jaune pastel. On y respirait la fragrance des fruits et d'un café qui refroidissait sur le comptoir.

C'était la seule pièce où l'on pouvait se tenir sans avoir l'impression de déranger, dans cette maison qui semblait figée dans une immobilité qu'il ne fallait pas profaner. Le reste de la villa était inhabité. Les meubles, les tableaux et les divans étaient recouverts de draps pour les protéger des rayons. La plupart des pièces étaient fermées, et le salon n'était qu'un corridor vers la chambre d'Anna, au deuxième. Cette élégante demeure, pouvant accueillir au moins deux familles, se délabrait sous le poids de l'âge. L'air salé et le

jasmin qui grimpait jusqu'au toit endommageaient le stuc de la façade.

Bastien restait volontiers dans la cuisine. Au Sénégal, c'était là que sa mère avait l'habitude de passer les plus beaux moments de la journée, quand elle préparait les repas ou recevait ses amies. Elle lui caressait la tête pendant qu'il dessinait en silence, et ça sentait le gingembre, le tankora et la fleur d'hibiscus. Il écoutait les potins parmi les rires des dames, leurs larmes ou leurs mots serrés : chacune avait une anecdote qui lui collait dessus. Dans ce temps-là, son monde grouillait d'histoires qui l'enveloppaient de tout près, comme un pagne qui tenait l'existence tout ensemble. Son village était ces histoires, et la cuisine, leur coffre-fort.

Anna rangeait sans se soucier du bruit, absorbée dans ses pensées, s'étirant vers les plus hauts placards. Il l'aidait en lui tendant les boîtes de conserve, les paquets de fromage, les bouteilles.

« As-tu déjeuné ?

— Non.

— Bon. »

Elle sortit des céréales et du lait qu'elle versa dans un bol, puis se prépara une tasse de café instantané. Il avala son petit-déjeuner avec appétit, en tenant ses pieds sur le ballon et en le faisant rouler en brefs mouvements d'aller-retour sous les semelles.

« *Vuoi che parliamo un po' in italiano*?* »

Il soupira et continua de manger. Anna lui demanda s'il avait vraiment des devoirs à faire, et il lui assura qu'il ne la dérangerait pas. Elle lui sourit en se mordant les lèvres.

* Veux-tu qu'on parle un peu en italien ?

« Je ne sais pas comment tu fais pour ne pas avoir de boutons. Moi, à ton âge, j'étais comme une pizza, dit-elle en remarquant un furoncle esseulé sur la joue du garçon.

— Parce que tu es blanche. »

Elle y pensa — c'était peut-être ça. Elle le laissa finir son bol et sortit dans le jardin. *Ginevra* l'attendait.